

Mujeres arañas

de *Nicole Mersey Ortega*

Dans le monde il y a de l'eau, et dans l'eau des petits bouts de terre flottent, dans la terre qui flotte il y a des pays, dans les pays des villages, dans les villages des bars, dans les bars des aquariums, dans les aquariums des poissons rouges, des langoustes et des araignées de mer, dans une araignée de mer il y a des milliers de bébés araignées de mer, dans le bar il y a des garçons qui travaillent pour les clients, parmi les clients il y a une cliente assise à une table qui regarde l'aquarium et qui attend quelqu'un, dans la cliente il y a un bébé qui a envie d'une araignée de mer, le bébé dans le ventre de la cliente devient un bébé client, la femme du bar qui attend quelqu'un assise à la table demande au garçon qui travaille dans le bar l'araignée de mer sans savoir qu'elle a un bébé dans le ventre ni qu'elle mangera une maman araignée et ses mille bébés avant de jeter son bébé à la mer.

Martes

Comme promis, vingt minutes plus tard la commande arrive... Je suis mouillée et j'ai faim. J'enfile une robe légère en sortant de la douche, cheveux trempés, et une faim de loup qui me guette, tout comme ce putain de besoin de me remplir de partout pour me sentir pleine. Un homme se tient debout sur le seuil, casque sur la tête, sac en papier à la main. L'odeur de friture me fait rougir, rouge écarlate sur visage humide, plaisir inconnu qui me prend par surprise, je ne peux pas m'empêcher de soupirer

très fort tout en me mordant les lèvres. Le type me regarde, ma faim le trouble. Il pleut encore, la pluie d'été n'a pas cessé de tomber. Je l'invite à entrer, sans arrière-pensée ou presque. Après avoir hésité deux secondes, il attache son vélo contre un arbre et des souvenirs d'autres étés me frappent comme la foudre, les cadenas, les chaînes, les orages... Je vois le bas de son dos mouillé par la transpiration et la pluie, musclé comme un chêne massif dur et épais. Il se retourne, croise mon regard et comprend.

Une fois à l'intérieur, je l'invite à se mettre à l'aise et lui sers un verre. Il me dit qu'il ne boit pas d'alcool, mais que pour moi il va faire un effort, puis un clin d'œil et un sourire. Je lui pique une frite dans le sac, que je mords en souriant, et je descends chercher de l'argent. En passant devant la porte ouverte de la salle de bains, j'aperçois mon image dans la glace, je scrute ma silhouette et mon regard se pose sur mon ventre. Je caresse doucement sa peau tendue comme il me le caressait après le sexe trash, je touche mes seins dressés, mes tétons sensibles au moindre frôlement, leur aréole plus brune aujourd'hui, plus mature, plus épaisse, je sens la chair de mon ventre toujours tendre trembler à chaque caresse, tremblement familier et intérieur qui remonte d'un passé heureux, et pas si lointain. Je sens les lèvres de mon sexe s'embraser, humides, cachées derrière le coton blanc de la culotte bon marché, et j'enlève mes sous-vêtements pour laisser l'air de cette nuit tropicale frôler mes parties intimes.

Je relève les yeux de la culotte au miroir, le garçon se tient juste derrière moi, le casque à la main, regard trouble et vif, respiration saccadée, comme celle des enfants qui jouent au foot tard dans les rues désertes en ville. On se mate un moment sans bouger, comme deux animaux en chaleur avant de se renifler le cul. Dans le miroir se reflète la lueur de son regard lubrique et, du fond de ses yeux noirs, je devine la teneur de son sexe,

ses formes musclées, sa douceur, l'architecture massive de son sexe-arbre, les veines qui palpitent, remplies de sève. Je regarde ses yeux noirs comme on contemplerait un abîme, et j'ai envie de plonger. Le jeune homme respire de plus en plus fort, râle, passe sa langue sur sa bouche charnue, j'imagine bien ce qu'elle me ferait si elle se posait délicatement sur les lèvres qui dansent sous la robe.

Regard silencieux. D'un mouvement au ralenti, il glisse sa main dans son pantalon et se caresse suave, je ne vois pas son sexe hissé, mais sa main et ses bras et les veines qui pulsent ; je veux que de sa main il serre mon cou, je le lui demande et il le fait. Elle me serre fort, la main de l'homme inconnu, je ne me retourne pas, je le sens respirer profond derrière moi. On se frôle à peine à travers le jean de travail et je devine qu'il bande aussi dur que son dos, et que l'arbre où son vélo est attaché – tout comme moi je bandais attachée à l'arbre dans la forêt quand j'avais encore l'amour du père du fils qui ne viendra pas. Il se caresse, puis d'un provocateur mouvement des mains m'invite dans le miroir à faire de même, sourire coquin, yeux noirs remplis d'étoiles, je fonds comme les glaciers de haute montagne de mon enfance desséchée, et j'obéis, singer la soumission m'a toujours excitée. Je mets doucement un doigt dans ma bouche et le suce comme gamine avant de le conduire à l'intérieur de mon sexe dénudé qui l'entoure telle une plante carnivore, bonheur simple sous la robe de lolita, sexe à fleur de peau.

On est prêts à le faire à même le sol quand soudain un coup de fil nous interrompt. Je ne réponds pas, j'ai envie de me le faire ce jeune livreur de plaisir, mais il retire sa main en panique et me dit :

« Désolé, madame, d'habitude je ne me laisse pas déborder comme ça, je ne sais pas ce qui m'a pris, putain galère ! Je dois garder mon travail. C'était votre mari ? Je suis désolé... »



Pour le rassurer, je lui explique que je n'ai pas de mari et que je suis une tombe. Il répond :

« Franchement, madame, vous êtes trop bonne, vous êtes trop sexe, j'avais jamais vu une femme comme vous, à vous toucher comme ça. Vos yeux, madame... Vos yeux ! Votre regard me fait exploser la bite. Même quand vous avez croqué la frite là-haut, je bandais. »

Il me fait rigoler, je lui dis :

« Ça, c'est sûrement parce que je suis enceinte, et ça ne va pas durer. »

Après un silence il me demande :

« Le papa s'est défilé ? »

– Oui, il n'en veut pas. Il ne veut pas quitter sa riche femme.

– Et vous ?

– Je ne peux pas, ma famille est très loin, mon travail précaire, j'ai pas de tunes, le monde pue la merde. Non, je ne veux pas.

– Si j'étais le papa, je vous aurais direct demandée en mariage, madame, et je vous aurais fait une maison de mes mains. »

Dans la glace, je remercie ce compliment mille fois entendu à la télé. Je pense à mon père et à ses mains, et à notre maison dans les favelas chiliennes. De sa poche, il sort un coquillage, me le tend et me dit :

« Quand j'ai du chagrin, j'écoute toujours le bruit de son ventre, il me ramène chez moi. Je n'en ai plus besoin, je vous l'offre. »

Tension sexuelle et orage dans le 93. On monte, il détache son vélo et s'éloigne. Avant de tourner au coin de la rue, il me jette des bisous de la main et disparaît. Je ne sais pas comment il s'appelle mais il me plaît.

*

Je ferme la porte et regarde mon téléphone. Un SMS mal écrit confirme mes peurs : *Désolé chérie, je ne peux pas le garder, elle ne*

comprendrait pas, c'est trop tôt, je reste avec elle, désolé, j'aimerais te faire l'amour ce soir, je te paie un Airbnb si tu veux pour avorter loin de ta coloc, émoticônes cœur cœur cœur.

Des envies de pleurs de boue et de baise me frappent, j'ai aussi très très faim. Je me jette sur le sac en papier et avale la Mafiosa XXL. Je gémiss de plaisir à chaque bouchée, mayonnaise de partout dans la petite cuisine, robe tachée par le jus du burger, des gouttes de gras tombent de mes lèvres et salissent le carrelage, je salive, je pleure, j'ai des envies putain, je salive comme une chienne enragée, je pleure, j'ai des envies putain, FUCKME !!!!! Je ne sais pas par où commencer, FUCKME !!!!! J'avale tout dans un érotique acte de gloutonnerie, chaos des gémissements solitaires, j'avale tout en même temps comme une débutante d'orgie, je prends une frite, une aile de poulet, une bouchée de burger et je me touche avec mes doigts grassouillants, trempés de sauce, tout en me frottant contre le frigo, le cul contre le frigo, j'ai des envies, putain FUCKME !!!!! Je vais et je viens entre ma bouche et mon sexe, j'ouvre le robinet, je grimpe sur le lavabo et lape l'eau, chatte en chaleur au-dessus de l'évier, j'ai des envies, putain FUCKME !!!!! Je lèche mes doigts jusqu'à effacer complètement le mélange aigre-doux, odeur dionysiaque de chatte enceinte et de fast-food.

Je me touche et je me FUCKME !!!!!

Je me FUCKME !!!!!

Je me FUCKME !!!!!

Je me FUCKME !!!!!

Je me FUCKME !!!!!

Je me FUCKME !!!!!

Je me FUCKME !!!!!

Je me FUCKME !!!!!

Je me FUCKME !!!!!

Je me FUCKME !!!!!

Je me FUCKME !!!!!



L'orage frappe au-dehors

Comme l'eau déchaînée de mon ventre

Je sors le coquillage pour entendre la mer me bercer

Miércoles

Une jeune femme ouvre la porte d'un bureau humide et désordonné : des boîtes à pizza à plier déposées çà et là, des prospectus, des sacs de frites surgelées et des pots de moutarde posés sur une table Ikea. Elle dépoussière le bureau, l'ordi, le téléphone gras, l'écran de vidéosurveillance. Sur l'écran, on aperçoit un local à vélos où une dizaine d'hommes glandent. Ils nettoient et réparent leurs vélos, plient des boîtes en fumant des roulées, boivent du café, papotent en écoutant probablement le tube de l'été, « Gimme Some Pizza ». C'est une matinée comme une autre. Jusqu'à ce que l'un d'eux se lève et, main dans la poche, au milieu du petit local mal éclairé, se mette à leur conter une histoire.

De temps à autre, on voit les gars s'agiter, comme si le mec venait de marquer un super goal ou de faire un coup au poker. Ils applaudissent, ont des réactions extravagantes, se tiennent la tête entre les mains, se lèvent pour faire des gestes grandiloquents, se roulent par terre, changent de place, s'excitent, rigolent, tapent sur le dos du gars comme pour le féliciter. Au fur et à mesure que l'histoire progresse, les hommes commencent à écouter en apnée. La jeune femme de ménage regarde, intriguée, cette rare immobilité qui s'organise chez les mâles. Si on zoomait sur l'image, on pourrait voir qu'un des mecs a une grosse bosse sur le pantalon ; pendant qu'il plie les boîtes à pizza, il bande dur et croise les jambes avec peine pour cacher son état. La femme s'assied face à l'écran pour regarder de plus

près la scène – travail de voyeur que de surveiller des hommes qui travaillent. Un autre livreur remarque la grosse bosse de son collègue, fait semblant de ne pas voir la montée du désir, il essaie de rester concentré sur son VTT mais il durcit à son tour, et des bosses se dessinent un peu partout dans les pantalons du local mal éclairé. La jeune femme voyeuriste entrouvre la bouche et écarte les jambes. L'ambiance est électrique, les hommes qui nettoyaient ou réparaient leurs vélos s'immobilisent en bavant pour écouter celui qui parle, les doigts crispés sur leurs outils, et la femme dans le bureau, excitée, lâche un « waouh ».

L'homme parle toujours, la main dans sa poche, et si on zoomait encore on comprendrait ce qu'il fait. Plus personne ne bouge dans le local à vélos ni au bureau, juste les lèvres charnues du mec qui raconte ce qui lui est arrivé la veille, des respirations agitées, perceptibles seulement aux pecs musclés qui se soulèvent, la chaleur moite qui monte embue l'image et la rend plus sexy, plus abstraite. Petit à petit, les mouvements reprennent, mais il s'agit de mouvements machinaux, répétitifs, qui montent et s'amplifient, les hommes réunis en cercle frottent sur leur pantalon crasseux leur bosse avec la clef à molette devant un tas de boîtes à pizza déjà pliées – sculpture ou totem maladroit pour femme déesse.

La poitrine de la femme qui regarde et dit « waouh » se soulève elle aussi, haletante, ses tétons durcissent, son entrejambe s'imbibé de désir voyeur. L'homme qui raconte ne s'est pas arrêté de parler, et sur l'écran on peut distinguer des visages de douleur et de plaisir. La femme devine l'explosion à venir devant la déesse pliable pour livreurs solitaires, devant laquelle on dépose en offrande des litres et des litres de sperme prolétaire. La merveille advient, les hommes jouissent à l'unisson comme s'ils étaient en transe, et la femme jouit avec eux depuis le bureau en regardant l'inénarrable, s'imaginant à la place de cette déesse en cartons à pizza.

Une porte s'ouvre dans le local à vélos. Les hommes, surpris, se dispersent rapidement en rangeant leur gros sexe encore dur dans leur pantalon crasseux. Ils garderont leur secret en pensant que personne ne les a vus se branler. La femme qui regarde sourit et dit « waouh », et retourne au travail en pensant elle aussi qu'elle était seule...

Le même jour, dans un autre endroit de la ville

Bonjour, madame./ Bonjour./ Qu'est-ce qui vous amène?/
Une IVG./ Première fois?/ Première fois./ Je vous explique le protocole./ *Tralala*/ J'écoute zombie./ Je dis ok à tout./ Je choisis la méthode la plus rapide./ Ça va?/ Non, mais ça ira mieux après./ On me demande si j'ai quelqu'un./ Oui, quelques amis./ Et le papa?/ Je mens, pas envie d'expliquer l'adultère...

Je demande à la gynéco s'il est normal d'avoir autant d'envies. Je lui explique que ma libido a explosé, même si j'ai toujours été un peu nympho. Elle répond avec un sourire :

« C'est normal, pendant la grossesse il y a une reprise de la libido, cela s'explique par des facteurs physiologiques et psychologiques. Le début d'une grossesse n'est pas forcément glamour et engageant, vous avez de la chance ! L'engorgement des tissus facilite l'excitation, car le plancher pelvien est sous pression. Cela mime les sensations provoquées par le sexe. Une femme enceinte est comme un homme qui aurait des érections matinales, sans parler du combo progestérone-œstrogènes. »

Je réponds en cachant ma douleur. Moi, je ne veux pas d'enfant, je ne voulais pas d'enfant. J'en rêve la nuit, des rêves très chauds, des tristesses pleines aussi, je n'ai jamais été autant débordée d'images de sexe et de larmes.

« Le désir se réveille dans la mort dit-elle, comme un ultime acte de survie, de résistance. Je ne peux que vous conseiller de

vous épanouir sexuellement et de vous abandonner à tous vos fantasmes avec votre conjoint. L'avortement est un événement traumatique, cela ne peut que vous souder. S'il n'est pas là, vous pouvez utiliser des sex-toys si le cœur vous en dit. Toutefois, vous éviterez les trucs SM électriques, sait-on jamais. » Elle me sourit et ajoute : « Alors profitez-en pleinement, parce qu'on n'est pas enceinte tous les jours. »

Je la regarde et devine à travers sa blouse blanche des seins ronds et des mamelons pointus, je la trouve terriblement sexy et je mouille.

Plus tard dans la nuit

« Oui ? C'est qui ?

– Ditalini Amaro.

– Ditalini Amaro ?

– Vous avez commandé à manger hier soir ?

– Oui...

– Vous avez gagné un repas gratuit, madame.

– Vraiment ? Attendez, je vais chercher mes clefs... »

J'ouvre la porte et je vois un jeune homme qui tient maladroitement une montagne de cartons à pizza et quelques sodas. Ça sent bon, l'odeur du pepperoni, du chorizo et du fromage inonde toute la maison. Je n'arrive pas à comprendre si c'est du lard ou du cochon, mais je l'invite à entrer, curieuse et affamée. Il dépose les cartons, enlève son casque – jeune, très jeune, encore plus jeune que celui de la veille, et beau aussi, peau métisse et yeux verts. Il possède une beauté orpheline, de son sourire s'échappe la mélancolie du pays. Il me touche, comme l'odeur de pizza et de pepperoni. Il me dit qu'il est désolé d'arriver comme ça à l'improviste, mais que ce matin, dans le local à vélos, Tony a tout raconté et qu'il n'a pas pu s'empêcher de venir me rendre visite pour vérifier si Tony disait vrai. Il m'assure qu'il

veut juste parler et partager un bout de pizza avec moi, que je ne dois pas m'inquiéter du prix, que c'est un cadeau, qu'il a besoin de comprendre ce mystère. Il s'excuse et rougit, il est trop mimi. Surprise, je lui demande :

« Quel mystère ?

– Le mystère de la vie en dedans de soi et le désir, madame, je ne comprends pas, je ne peux pas comprendre le désir et la vie en dedans. »

Je salive devant le grossier dessin du moustachu qui enfourne des pizzas, sur les cartons. Je lui dis qu'il n'y a aucun mystère, que je suis enceinte et en deuil, que la vie et la mort se disputent en moi et que, pour faire passer cette triste semaine de merde, j'ai décidé de manger comme une cochonne et de profiter de mon état, puisque je ne le revivrai sûrement jamais. Je ne veux pas d'enfants. Il me demande s'il peut rester avec moi et me regarder. J'accepte, à la condition qu'il mange avec moi. Je sors deux assiettes et deux verres, découpe de grosses parts, lui tends un rouleau de papier cul et lui souhaite « Bon app ». Je mange, désespérée, comme si je n'avais pas mangé depuis des siècles, j'avale le pepperoni séparé du reste, ça me rend dingy son odeur grasse. Le jeune garçon ne bouge pas, ne mange pas, il reste assis à observer, immobile, comment j'avale... Je m'en fiche, je suis excitée de savoir que l'on me trouve bonne en mangeant gras. Je fais une tour de chorizo et l'engloutis d'un seul coup. Je détruis avec mes canines enragées. Je prends une grosse gorgée de soda à même la bouteille, et gémis de plaisir en remuant les fesses. Le jeune gars me regarde et croise les jambes en se tenant la bite, je lui dis : « Mange ! » Je lui ordonne de manger, la bouche pleine, il ose à peine prendre une petite part de Regina, je le regarde avec rage, j'aboie telle une chienne de rue qui défend sa poubelle, au fond je ne veux rien partager. Il repose sa pizza et continue à me regarder tout en transpirant et en bandant fort. Je suce mes doigts, je pique une olive avec mes ongles bleus, je

lui en offre une, qu'il avale sec, les yeux écarquillés comme un ado devant son premier porno. Je soupire fort, je me lèche les doigts un à un, puis les mains, puis les bras, j'enlève mon odeur d'aisselles poilues, je me lave devant l'homme-enfant, je passe ma langue partout sur mon corps érotisé de femme enceinte, jusqu'à ce qu'il ne reste plus une seule goutte de gras sur ma peau. Il tremble de désir. Je lui dis :

« N'aie pas peur, baby, je ne te ferai rien. Mange une pizza et casse-toi. »

Il me réplique qu'il n'a pas faim, qu'il n'est pas venu ici pour manger mais pour comprendre le mystère de la vie en dedans de soi et le désir, qu'il n'a pas connu sa mère, que son enfance est loin d'ici sous le soleil, qu'il est venu pour comprendre, qu'il est majeur, il m'attendrit. Il me dit qu'il aimerait une faveur. En souriant, je lui demande :

« Une faveur contre cinq pizzas ?

– Non, madame, vous avez le droit de refuser. Les pizzas, c'est mon cadeau et celui du gars du local à vélos. »

Il boit une gorgée d'Orangina, il est nerveux. Hésitant, il m'explique qu'il voudrait que je lui montre un sein, pour voir à quoi ressemblent les nichons d'une femme enceinte, qu'il ne se souvient pas, que de toute façon sa mère n'avait pas de lait, qu'il voudrait me goûter, si ça n'est pas trop demander, savoir si le goût du lait le ramènerait chez lui l'espace d'un instant, que ça lui manque.

Je le regarde fixement et, délicatement, je fais glisser une bretelle de la robe légère, des perles de sueur décoorent mes seins, durs comme les montagnes chiliennes, tendres et tendus. Ils se remplissent déjà de désir et de lait, mes seins, ils se gonflent de lait, sûrement pour allaiter les garçons orphelins. Je lui montre mon sein de femme nourricière et ses yeux s'illuminent de plaisir... Il me supplie de le laisser toucher le bout du téton, je lui explique qu'il est très sensible et il me promet de faire attention, j'accepte



– gênée par son âge, excitée par sa demande. Il s’approche, se met à genoux et du bout de la langue caresse mes tétons et lèche mes mamelles brunies par la vie à venir, il me tète, le nez dans le pare-chocs, et pleure comme un enfant abandonné, je caresse ses cheveux et lui dis d’en profiter... Après un long moment, il murmure que mes seins sentent les jardins de son enfance et cette odeur inoubliable de terre mouillée en fin d’après-midi. On s’endort dans le vieux canapé en similicuir, rassasiés, lui par l’odeur du lait, moi par l’allaitement que je ne referai jamais. Lorsque je me réveille, je trouve un petit mot sur la table : *Merci pur le odor de mon enfance, ça me manqué.*

Jueves

Ce matin je suis eau
Je suis larmes
Je suis mer et rivages
Je suis océan Pacifique et ses baleines
Ses pélicans et ses volcans
Ce matin je suis une île qui est née du ventre de la terre ardente
Seule entourée par l’eau salée, compagne de misère
Et de mes profondes entrailles jaillissent des mots de lave
Ils brûlent la terre et sculptent le noir de la pierre
Je suis là à penser à mon ventre-volcan ce matin
Et à son minuscule petit enfant édenté
Celui qui devrait arriver comme lave se déversant et arrachant tout de ses petites mains brûlantes
Des maisons, des arbres, des familles bien constituées
Pour aller au-delà de moi et de ce fucking NOUS triste et vieillot et aller t’émanciper à la mer bébé
Ce matin je me sens
liquide

Je sens
intérieur
L’enfant d’eau nage paisible dans mon entrejambe
Il nage dans mon univers peuplé des fantômes
Qui faisaient pleurer d’amour et crier de joie le père qui aujourd’hui tristement l’a lâché
Je suis eau
Et l’enfant moribond nage paisiblement dans mes troubles
D’une petite voix il me réveille le matin
Il me dit allez maman sors de ton lit, viens
Il a nagé jusqu’à mes oreilles pendant la nuit le crapaud né d’amour pourri
Il a nagé pour me réveiller en me chantant une berceuse que je ne lui ai pas apprise
Il a nagé et m’a dit, maman allons dans l’eau, viens avec moi
maman, retournons là d’où nous venons

*

Je me lève, affamée comme après un mauvais rêve, je monte vite à la cuisine et avale le dernier paquet de Petit Prince de la coloc. Je sors mal lookée, maillot de bain, jogging fake Adidas, tongs de plage, *La Baleine* est à côté.
Vive la France et ses piscines municipales d’été. Le matin en semaine, il n’y a que des mères au chômage, des enfants et des vieilles femmes qui tentent de rester vivantes sans s’ankyloser, oubliées de leurs fils, leur mari au bar, oubliées les mamies dans les tours HLM, faisant de la gym douce ou de l’aquabiking à la piscine municipale. Ou encore des femmes enceintes remplies de béatitude, affichant la triste joie de la réussite de leur entreprise familiale, triste joie d’être mères avec des pères qui les trompent dans un monde de merde et bientôt pourri, en mettant cette même merde sous le tapis de merde. Vie de taupes.

Dead world. Le monde à la piscine municipale me paraît mort. Mortes les familles et leur bonheur fait de non-dits. J'étouffe, cris d'enfants et pleurs. J'étouffe de papa-papa-mama-mama. J'étouffe de leurs ego d'enfants de merde, de leurs brassières en forme d'animaux, de leurs petits maillots Decathlon, de leurs dessins ridicules, de leurs uniformes d'été, de leurs poux, et de leurs mamans sans sex-appeal, sans désir, sans libido. J'étouffe aussi de leurs certitudes ; croire qu'elles sont dans la vie, la vraie, en me regardant de haut, jalouses de ma liberté de quarantenaire sans famille. Elles sont là, juste là, les mères abandonnées sur l'asphalte chaud, telles des loutres vautreées à regarder leurs enfants crier pendant que leur mec se branle sur Internet ou baise la voisine ou leur patronne, ou même la gazinière, et que toute la ville se tait ou fait semblant parce qu'on n'a pas appris à se parler autrement dans ce pays et qu'il faut faire comme les présidents de la République ou les ministres de l'Intérieur. Semblant !

Désespérée, je me jette à l'eau. Je monte sur le plongeoir comme un mec à Acapulco et je saute, le trikini rentré dans mon derrière latino, fière, espérant la bonne photo pour exploser TikTok. Suicidaire aujourd'hui. Envie secrète de me briser la nuque.

Dans l'eau les murmures de la banlieue et ses familles s'effacent
Le petit crapaud de mon ventre est là, à côté de moi, tout près
Il me dit des mots minuscules
Minuscules ses petits mots
Minuscule son corps de créature naissante
Crapaud de mon ventre
Édenté il parle
Je sais maman
Je sais
Tu ne peux pas te cacher d'enfants d'eau
Je comprends maman

Il y aura d'autres vies pour moi
Vis
Vis cette semaine comme si tu vivais neuf mois avec moi en toi
Vis maman
Vis comme s'il s'agissait d'un an, dix, un siècle
Vieillis-moi à coups de bite maman jusqu'à ce que mes dents tombent dans tes entrailles
Baise maman
Bois
Ris
Pleure
Chante
Danse
Re-baise
Avec des coursiers
Des passants
Des infirmiers
Des mendiants
Fais-toi faire des câlins maman
Demande de la douceur
Demande des câlins sucrés de ton regard tendre
Des câlins gras à tous les gars qui te veulent
Je te juge pas maman je comprends
Je vois l'abîme en toi, sa tristesse
Fais-moi vivre un siècle à l'intérieur de ton océan en une semaine
Fais-moi vieux pour qu'on n'ait pas de regrets maman
Fais-moi goûter ma première pizza
Ma première pastèque
Ma première branlette
Mon premier amour
Mon premier chagrin
Réconforte-moi et continue maman

Fais-moi prendre ma première cuite
Mes premières drogues
Fais le tour du monde en une semaine maman
Fais-moi manger épicé
Embrasser des filles et des garçons
Achète-moi des robes maman
Mets-moi des fessées et enferme-moi dans ma chambre sans
dessert puisque je suis conne
Emmène-moi aux Caraïbes grâce à tes amants
Parle d'autres langues et mange chinois, vietnamien, mexicain,
italien, haïtien, chilien
Mange d'autres langues que celle du père qui abandonne
Mange maman et ris avec tes livreurs de plaisirs simples
Fais-moi goûter le monde au bout de ta langue
Fais-moi vieux en une semaine
Fais-moi apprendre des langues, des métiers, des voyages
Diplôme-moi, laisse-moi devenir charpentier, artiste, cinéaste,
médecin, maman, papa, pêcheur, pute et pécheresse
Diplôme-moi mets-moi en taule
Inventons-nous un métier, peut-être une famille
Fais-moi tomber enceinte à mon tour maman
Fais-moi me poser des questions sur l'amour et la famille
Continuons ensemble à parcourir le monde à vélo
Tout en mangeant *fat*
Donne à ton bébé de la bouffe de merde maman on s'en fout je
suis mort dans une semaine
J'ai faim maman et j'aime la pizza au pepperoni
Fais-moi vieillir un siècle dans ton sein
Donne-moi une dent
Enterre-la dans une tombe anonyme au Père-Lachaise où un
autre enfant dort
On jouera ensemble en pensant à toi maman
Je ne serai pas seul

Enterre la dent maman
Enterre-la
Comme si tu enterrais ton grand-père vieilli dans un Ehpad
Je comprends maman
Ne t'inquiète pas je pardonne
Viendront pour nous d'autres pères, d'autres amours et on se
revera
Donne ton sein à un jeune homme qui en demande
Donne-moi une dent maman
J'ai besoin de partir avec un bout de toi entre mes mini-mains
Une dent maman
Une dent
Je te pardonne maman, je comprends
Je ne veux pas être le fils du père qui abandonne
Je ne veux pas être la fille de ce père-là
D'autres temps viendront pour nous
D'autres papas
D'autres amours
Le monde n'est pas fait pour les lucides orphelins
D'autres temps viendront maman
Et j'éclorai naïf et neuf
Et on se tiendra dans les bras et je me souviendrai pas
Et tu me liras des histoires douces
Et l'été on ira nager dans des piscines municipales et on chan-
tera
Et tu m'achèteras des brassières en forme d'animaux
Et on se prendra nos premières cuites maman, on sera amis et
on dansera
Et tu me parleras du sexe et de liberté maman
D'avortement et des droits
Du Chili de dictature et de révolution
Et je m'endormirai enfin enveloppé de ta voix, protégée par tes
bras

*

Un sifflet, des cris puis un corps musclé me sort de l'eau. Image floue, tête qui tourne, bouche contre bouche, gros biceps contre poitrine sensible de femme enceinte, grosse envie de glace à la pistache. Attention, monsieur, vous prenez des risques, j'ai la permission de mon fils bientôt mort et de ma sexy gynéco pour en profiter. Je glisse ma langue profond dans sa gorge tout en jouant l'inconscience, je le sens dur à travers le maillot rouge, il gère comme un pro, on est regardés. Je pense à *Alerte à Malibu*, à Pami et à sa poitrine généreuse, je pense à Tommy qui fait klaxonner le yacht de son beau membre gros, je pense aux étés où c'était moi l'enfant, et à mes premières fois dans les dunes. Mon héros de piscine municipale me ramène du passé avec son haleine javellisée, sa couleur ridée et cannelle et ses pecs béton, puis, d'un beau sourire, tout en soulevant délicatement ma tête, il me dit :

« Madame, est-ce que ça va ? »

Sincèrement, sa délicatesse me fait l'effet du pepperoni, j'ai besoin de tendresse, j'ai envie de baiser. Je lui réponds :

« Oui, merci, désolée, je ne sais pas ce qui m'est arrivé.

– Vous vous êtes évanouie, madame. Venez, je vais vous accompagner à l'infirmerie. »

Les mères de famille se mettent à inventer des théories sur mon état. Je n'écoute guère leurs commentaires méprisants (t'as vu le trikini... *tralala*, elle a plus l'âge... *tralala*), je suis concentrée sur le corps de mon héros, son odeur de monoï, FUCKME ! J'ai faim. Je le lécherais volontiers comme une glace italienne, le héros tropical.

On descend délicatement l'escalier et il m'assied sur le lit. Il place une serviette sur mes épaules, je fais semblant de m'évanouir à nouveau pour qu'il s'approche, il le fait et commence enfin à prendre soin de moi. Il m'allonge, ferme la porte à clef et me dit :

« Vous vous êtes évanouie à cause du soleil, chère madame, je vais appliquer de la crème à l'aloë vera pour calmer le soleil dans la peau. »

Je le suis dans son scénario de CM2 en mimant l'infériorité d'une patiente allongée devant le docteur tout-puissant. Il baisse la bretelle de mon trikini et de ses énormes mains de maître-nageur applique la matière froide et visqueuse. Il pétrit ma chair, mes bras, mes mains, mes épaules, mon ventre, mes cuisses, puis soudain il me retourne violemment, je mouille fort, il passe la crème entre mes cuisses, près de mes fesses, en profite pour toucher le pli et s'approcher petit à petit de mon entrejambe sans jamais toucher le saint graal, j'ai trop envie qu'il glisse un de ses gros doigts à l'intérieur de *mi carne tremula*. Nos respirations s'affolent, il fait méga chaud à l'infirmerie et l'odeur de Javel m'excite davantage. Il frôle mes pieds de son sexe dur, il est gros au moins comme Tommy. Je mouille encore plus quand il se frotte contre mes pieds, puis d'un mouvement décisif et affirmé il saisit le bas de mon maillot pour le baisser... Un instant, il crée du suspense, joue avec le tissu du maillot, frôle mon sexe qui gonfle – il s'y connaît, mon Mitch Buchanan de piscine municipale –, puis il le descend d'un seul coup pour me baiser. Mais quelqu'un s'approche et nous interrompt, si près du but... Il sort en me disant : « Attends-moi chérie, je reviens finir le traitement » tout en rangeant avec difficulté son gros paquet dans son maillot rouge... Je crois que j'aurais pu jouir rien qu'avec le frôlement du trikini sur ma chatte en feu. Flaque d'eau sur petit lit d'infirmerie.

J'attends son retour mais une soudaine fringale m'oblige à quitter *La Baleine* et Mitch. J'ai envie d'une glace à la pistache. Je me rhabille et sors pour m'occuper de ce qui m'importe le plus au monde : la fucking malbouffe.

Viernes

Vous avez les résultats d'examen ?/ Oui, tenez./ Ça correspond à l'échographie, c'est arrivé comment ?/ Comment, comment ?/ Vous êtes tombée enceinte comment ?/ J'ai déjà tout raconté à votre collègue. En baisant./ Vous êtes-vous protégée ?/ Non, il se retirait./ Et vous ne pensez pas que c'est mieux de le garder à votre âge ?/ Non, je suis sûre, merci./ .../ Vous faites ça souvent ?/ Pardon ?/ Avoir des rapports non protégés./ Non, mais on était amoureux et depuis longtemps je fais ça comme ça, je connais mon cycle, en trente-neuf ans c'est ma première fois./ Je peux vous expliquer comment ça fonctionne, une pilule./ Je ne suis pas là pour que vous refassiez mon éducation sexuelle, mais pour une IVG. Il me semble qu'en France on a encore ce droit./ C'est n'est pas une méthode de contraception./ Je suis au courant, merci./ Vous cherchiez donc à tomber enceinte ?/ Non, à avoir du plaisir. Je suis peut-être nympho, ou comme un mec qui ne veut pas mettre de capotes, ok, j'aime les grosses bites, madame, j'aime le frôlement des peaux dénudées et je n'ai pas à me justifier, c'est mon droit, oui ou merde !

La femme écarquille les yeux en touchant la petite croix dorée qui pend sur sa gorge desséchée. Elle doit sûrement se nourrir de graines bio. Un SMS met un terme à la discussion, la femme me demande si c'est le papa, je dis : « Oui oui, bien sûr, madame » pour qu'elle me fiche la paix.

« Répondez tranquillement, me dit-elle, il doit être inquiet, peut-être qu'il veut le garder le papa, réfléchissez, je vais chercher les papiers à signer. »

Elle sort et j'en profite pour lui lancer deux jolis doigts d'honneur. Je regarde mon téléphone. Pas de Daddy, c'est Ricky.

« Ditalini Amaro. Bonjour, Ricky à l'appareil.

– Ricky ?

– Oui, on ne se connaît pas encore, mais je vous aime déjà.

– Hahaha, lol, je connais la chanson. Eh bien, Ricky, figure-toi que j'ai très envie de douceur et de câlins sucrés ce matin.

– J'ai tout ce qu'il vous faut...

– Je commence à bander », lui dis-je.

Il me répond par une image, vert pistache glacée sur langue charnue. Mon cerveau explose par les sex pixels et ma culotte est encore trempée, alors je l'enlève. Je donne rendez-vous à Ricky au ciné – salle vide, rive gauche, film chaud ? Il me répond par une nouvelle image, un bonbon crocodile bleu posé sur ses abdos jais. *Pfff*, j'ai faim.

La dame moralisatrice revient avec son sourire de mère de famille nombreuse épanouie (par la triste dévotion des femmes sans sexe) et me fait signer un papier avant de m'expliquer la suite de l'événement. Elle se mord la langue pour retenir un dernier conseil catho. Pendant ce temps, mon téléphone brûle de sextos sucrés.

Je quitte le cabinet et grimpe sur mon vélo pour filer au cinéma et oublier l'humiliation et le mépris. Je roule *veloz* dans la ville. Le soleil haut et fort tape sur mes épaules, je sens mes cuisses durcir sur l'asphalte chaud, mon derrière latino sur la selle se balance d'un côté et de l'autre pour saluer ceux qui veulent bien le regarder, ma chatte à l'air sous la jupette respire, heureuse, et la sueur sur ma peau fait apparaître mes tétons bruns à travers le T-shirt blanc. *Eye contact* sur la route avec les conducteurs de bus, de motos, de voitures, chaud l'été caniculaire en ville, chaud le désir quand il se montre fier. J'hésite à partir avec un beau blond qui s'est arrêté au feu rouge au volant d'une Aston Martin, mais je pense à Ricky et à sa peau, et à son trésor sucré, et je crois que je préfère les gars à vélo. La richesse me fout la gerbe.

J'entre dans le cinéma. La salle est vide et sombre, dans un des fauteuils rouges se trouve un homme noir, la trentaine, très beau et musclé. Je demande à voix haute : « Ricky ? » Il se lève et me sourit en enlevant sa casquette comme un bon élève devant sa maîtresse. Il me plaît tout de suite, je m'approche sensuelle, et m'assieds à côté de lui. On ne se parle pas, je l'observe du coin de l'œil tout en faisant semblant de regarder les bandes-annonces, il fait de même. De toute façon on n'a rien à se dire, on sait très bien ce qu'on est venus faire ici. La tension sexuelle est digne d'une scène de cul dans un crash. Il est tout de noir vêtu, uniforme Decathlon pour garçon athlétique, il n'a besoin de rien ce jeune homme, un rien l'habille. Beau, très beau mon Ricky, et un peu triste aussi, comme je les aime. On est côte à côte à regarder l'écran comme des ados innocents et excités, on frôle nos chairs humides et je frémis.

Sur ses cuisses, je vois enfin le carton qui tremble, en équilibre précaire, soulevé par son sexe déjà durci. Sans un mot, j'ouvre la boîte au trésor, et je salive... Câlines sucrés ? Tout en soulevant ma jupe, je dis à Ricky : « J'ai pas de culotte... » Il respire fort sans savoir comment faire dans un cinéma, alors je prends les devants, je commence à être à l'aise avec le cul et les inconnus. Je saisis un des gâteaux dans la boîte et, tout en écartant les cuisses, je le frotte contre ma chatte dénudée avant de faire goûter une bouchée à Ricky puis de l'avalier. Ricky comprend, il est malin, mon Ricky. Il se met à quatre pattes entre les fauteuils et de sa belle langue charnue lèche sans s'arrêter la crème, le sucre, les fruits, la confiture, le Nutella, la chantilly, le miel de mes lèvres inférieures. Il lèche obstinément mon sexe comme un bon petit chien de sa langue râpeuse, la texture de sa langue m'excite encore davantage, je n'avais jamais connu une langue pareille. Il lèche méticuleusement mes lèvres de bas en haut en balayant toute ma surface érotisée par les sucreries. Mon Ricky me lèche comme nul autre ne l'a fait, et ça pendant tout le film

– je crois qu'il y est question de cul et de pyromanie à Valparaiso, mais ça c'est une autre histoire. Avec Ricky, on a mangé la boîte entière d'assortiments délicieux, moi de ma bouche, lui de ma chatte avec sa langue de chien.

Imagine-toi un paris-brest dans ta chatte, un beignet au Nutella dans ta chatte, un éclair au chocolat dans ta chatte, un tiramisu dans ta chatte, une pavlova aux fraises dans ta chatte, un délice aux poires dans ta chatte, un mille-feuille dans ta chatte, un malakoff dans ta chatte, un marais à la cannelle dans ta chatte, un cheese-cake dans ta chatte, un muffin au chocolat dans ta chatte, une charlotte aux fraises dans ta chatte, un selloff dans ta chatte, un baklava dans ta chatte, un ghribia dans ta chatte, un konafa dans ta chatte, una *selva negra* dans ta chatte... Imagine-toi jouissant de la langue de Ricky, le dieu de la lèche, le chat noir qui te fait jouir la tarte à la praline dans ta chatte.

Quand le film est fini et que j'ai fort fort joui du bout de sa langue, je dis à Ricky que je l'inviterais bien chez moi avec ses amis livreurs pour fêter au soleil leur généreuse contribution à mes joies quotidiennes... « *Splosh day* », je lui dis. Il me regarde sans comprendre. Je précise : « Apporte de la sauce tomate, je cuisine. » Je me lève, descends ma jupette et laisse Ricky reprendre ses esprits, le pantalon de travail mouillé de son sperme.

Sábado

Sur le groupe WhatsApp j'écris : *SPLOSH DAY*, venez avec des restes et un slip. Prêts pour une journée de plaisirs méfis humides et désordonnés ? Ricky me répond illico avec une de ses images sexy qui me font automatiquement mouiller – avocat écrasé sur torse musclé –, je salive encore en repensant au ciné et à sa langue de chat sucrée...

Je prépare la maison pour accueillir mes hôtes, non sans avoir mangé quelques avocats écrasés en pensant à Ricky. Je monte au grenier, allègrement vêtue de rien, chercher la piscine gonflable de mon coloc et quelques parasols. Puis je sors dans le jardin préparer la scène. Il fait beau, la journée est belle, même si j'approche du jour le plus triste de ma vie, je me sens aujourd'hui particulièrement pleine. Je devine un regard se poser sur moi, la présence obscène et obscure d'un espion voyeur. Je crois que mon voisin me mate depuis quelques jours, je lève la tête et le devine camouflé derrière ses rideaux roses, torse nu, en train de se toucher la queue. Je m'arrête un instant pour réfléchir, je l'invite au Splosh Day ? Je préfère rester avec mes Ditalini Amaro et leurs corps sculptés par le dur travail prolo.

Je continue à arranger le jardin tout en faisant exprès de me mettre à quatre pattes pour montrer mon derrière et mon sexe grand ouvert au voisin voyeur. Je déplie des serviettes à quatre pattes, installe la piscine à quatre pattes, fais du yoga à quatre pattes, arrache les mauvaises herbes à quatre pattes. De temps en temps, je me retourne pour voir s'il est toujours là, caché. Il fume en se touchant et commence à m'exciter, derrière son rideau et ses cheveux longs. Je n'arrive pas à voir à quoi il ressemble, son anonymat m'érotise énormément. Ma petite chatte commence encore à mouiller mais je feins de l'ignorer : je m'allonge dans un transat face à sa fenêtre pour bronzer, j'applique lascivement du monoï sur mes jambes, puis sur mon ventre arrondi et sur mes seins, je m'attarde sur mes tétons, je les aime cette semaine, ils sont gros comme ceux de Monica, ma meilleure copine d'adolescence, ils sont beaux, mes seins engraisés, je m'excite et les caresse doucement tout en repensant à mes aventures lesbiennes d'autrefois. J'ai toujours aimé les *boobs* baroques.

Quelquefois, je regarde en direction de la fenêtre où le voisin se caresse, caché. Il se touche lentement et, même à travers le

tissu du rideau, je peux apercevoir son sexe qui grossit, très, très gros, encore plus gros que celui de Tommy, avec le bout rond comme une pêche à croquer. Caché derrière ses cheveux et son rideau, le voisin se touche et fume tout en me regardant, je trouve que c'est terriblement sexy de fumer en se touchant la queue. J'écarte les jambes doucement comme pour m'offrir à distance, et je commence à me caresser l'entrejambe : je mets un doigt dans ma bouche puis l'introduis dans mon sexe trempé. Le voyeur aux cheveux longs sort son sexe du rideau pour me saluer et se tape la bite contre le rebord de la fenêtre pour me faire entendre le bruit de sa dureté. Je suis comme une dingue, happée, je me caresse le sexe en regardant le mec à la fenêtre qui fait de même sans se laisser voir. Il se tient au cadre de la fenêtre et se touche fort et tape son sexe contre les murs, j'ai envie qu'il descende pour me prendre dans mon jardin, les cheveux dans la figure, la queue dans mon cul. Je mets deux puis trois doigts à l'intérieur de mon sexe humide, j'écarte mes lèvres pour qu'il voie mon intérieur et je gémiss de plaisir. Il m'entend et gémit à son tour. Pendant de longues minutes, peut-être une heure, on gémit, moi dans mon transat, lui à sa fenêtre. On baise par télépathie, et ça me plaît beaucoup. Je me décide à l'inviter me sodomiser dans mon jardin quand soudain on sonne à l'entrée. Je n'ai pas vu le temps passer...

J'enfile culotte et soutif blancs pour cacher ma nudité, et vais ouvrir la porte. Un fleuve de cyprine coule entre mes cuisses. Ricky est là en premier, très très beau, petite chemise blanche, jean troué, fleurs à la main ; il a la classe, le Ricky, il s'est aspergé d'Axe, il sent bon, comme mes premiers amoureux du quartier. Derrière lui, le garçon du mardi qui me sourit et me dit : « Bonjour, madame, en fait moi c'est Prince, enchanté », et à côté de lui celui de mercredi, qui aimait boire mon lait : « Pablo, *señora*, *encantado*. » On se sourit.

Derrière Pablo, un quatrième inconnu, apparemment aussi curieux que les trois autres concernant mon « état ». Je les invite à entrer. Une fois à l'intérieur, je les embrasse sur la bouche un à un dans le couloir. J'ai faim, c'est vrai, mais j'ai aussi besoin de tendresse. Je commence par le dernier arrivé. Il me dit qu'il s'appelle Nicky, qu'il est enchanté de me rencontrer, que les gars lui ont très bien parlé de moi au local à vélos, qu'il est ravi et impressionné, que lui aussi adore manger. Il a en blabla ce qu'il lui manque en beauté, il sait parler, le beau bizarre, il me charme, il croit sûrement que je ne me rends pas compte de sa technique de crooner et je le laisse faire. Il a une beauté imprécise et latérale, pour ne pas dire qu'il est franchement moche : plutôt maigre, très blanc de peau, des taches de rousseur et des dents en pagaille, de grosses mains d'homme qui a travaillé la terre et une bouche charnue. Il est plus vieux que ses collègues, plutôt la quarantaine passée. De son allure étrange se détache son regard, un regard perçant et menaçant. Il désire à travers ses yeux, je me perds dans son regard noir et je le veux en moi instantanément. Je dis : « Nicky, bienvenue chez moi », puis je le plaque contre le mur du couloir et lui roule un énorme baiser en présence de ses jeunes amis. À ma surprise Nicky ne se démonte pas, bien au contraire, il me retourne violemment et me colle contre le mur pour me faire bien comprendre la taille de son sexe qu'il frotte profond contre mon derrière tout en me chuchotant au creux de l'oreille : « Enchanté. » J'embrasse Prince et Pablo simultanément, ils me prennent en sandwich, on s'embrasse à trois langues, puis je me jette sur mon beau Ricky qui embrasse doux et aimable, moins sauvage que ses amis, de sa langue magique...

Une fois les présentations faites, j'invite mes convives à aller au jardin, puis je leur demande : ils n'ont pas oublié les slips blancs et ce que je leur avais commandé d'apporter ? Ils sortent un à un des litres et des litres de sauce tomate de leurs gros sacs de

livreurs. Je les invite à se changer pendant que je m'occupe de la piscine...

Prince me dit : « Mais on va se baigner dans la sauce tomate ? Vous êtes une ouf, madame », et il se met à rigoler fort. Je n'avais pas remarqué la légèreté de son rire contagieux. À sa remarque, nous rigolons tous, nous trouvant ridicules en petite culotte blanche autour d'une piscine remplie de sauce. Avant d'y plonger, je verse dedans un gros pot d'origan que je remue avec un bâton. Je leur dis : « Allez-y, c'est prêt. » Je reste en dehors regarder les beaux corps de mes amis mettre un pied l'un après l'autre dans la sauce. Ricky, mon meilleur élève, est le premier à entrer ; il avance doucement comme un fauve et, une fois au milieu de la piscine, il prend de la sauce entre ses mains pour en verser à l'intérieur de son caleçon. L'image est dingue, son sexe apparaît par transparence rouge, je mouille. Pablo, celui qui aime mes seins et mon lait, s'y glisse à son tour et se met à genoux pour laper la sauce comme un chaton boirait du lait. Je mouille. Prince y entre en rigolant, beau, sexy et léger, et il se barbouille de sauce sur le torse puis se retourne pour en mettre à l'intérieur de son slip tout en remuant son cul comme dans un clip de reggaeton pour me faire rire. Je mouille. Plus sobre, plus mature, Nicky, avant d'y mettre le pied, s'arrête, baisse son caleçon, me montre son énorme sexe durci avant de le tremper délicatement dans la sauce tout en me regardant de ses yeux perçants. Je mouille... Je dois avouer que je suis au bord de l'extase. Les corps seulement vêtus d'un slip blanc dans la sauce tomate me font exploser le cerveau et le minou. Je suis debout face aux gars à mouiller ma petite culotte. Je lève les yeux pour vérifier si l'espion est toujours à sa fenêtre. Il fume, il regarde, il tape son sexe contre les murs.

Nicky me dit : « Tu ne veux pas nous rejoindre ? Elle est bonne... » et me fait un clin d'œil. Putain, sa voix ! Du velours pour mes oreilles. Je le trouve de plus en plus beau, le beau



bizarre à la voix de velours. Il me tend la main, je la saisis pour entrer dans le bain. Ils m'encerclent et commencent à me badiageonner délicatement de sauce sur mon corps électrique, dans la culotte, dans le soutien-gorge, contre mon ventre, mon visage, mes jambes. Prince s'occupe minutieusement de mon derrière. Ils me massent délicatement avec la sauce tomate, et cela me plaît. Je peux voir leur excitation à travers leurs slips humides, et celle du voisin aussi qui continue à se frapper la bite contre l'armoire. Pablo me demande s'il peut lécher mes seins, évidemment je lui dis oui. Il baisse une bretelle et fait sortir mon sein avec douceur, il apprend vite mon homme-enfant, il sort mon sein engraissé pour le montrer aux autres puis commence à lécher la sauce tomate et le lait qui coule. Ricky s'avance et, sans me demander, déchire ma culotte de ses bras musclés pour enlever la sauce de mon entrejambe avec sa langue de *cat* et me faire trembler debout... Seul Nicky se tient un peu à l'écart, pour me regarder profond de ses yeux perçants, il me regarde prendre du plaisir tout en se touchant la bite trempée dans la sauce. Tremblements dans mon ventre, décharges électriques et pleurs. Je lâche, je craque au milieu de la piscine et des inconnus, je craque ! Je sais que dans deux jours ce sera mon sang qui remplira des piscines et noiera l'enfant né d'un amour pourri.

Les gars me serrent fort de leurs bras musclés, ils me disent des mots doux, des mots d'amour, des mensonges pour m'apaiser. Ils sont pas cons, mes livreurs de plaisir, leurs cœurs sont aussi beaux que leurs bites.

Fatigués, on se prélassé dans la piscine et je regarde le ciel et les nuages qui passent. Des formes abstraites se dessinent et me rappellent le père de mon futur fantôme. Un cœur nuage brisé m'arrache encore quelques larmes enfouies. Nicky chante en sifflotant comme un oiseau le paradis perdu. Quand il a fini,

je pleure, cette fois si touchée par la beauté de son chant. Je l'embrasse en lui touchant fort la bite, on ne m'a jamais fait une déclaration d'amour aussi belle. Il jouit.

Prince se lève d'un coup et dit : « Je vais faire à manger, madame, il vous faut des forces pour lundi. Des pâtes à la sauce tomate ça vous va ? On ne va pas gaspiller... »

Domingo

Aujourd'hui, je me réveille terriblement triste.

J'ai envie de mourir.

J'ouvre la petite boîte à chaussures cachée sous mon lit qui garde mon unique trésor : des photos de famille et quelques lettres d'amours fanées. Je cherche une recette de ma maman. Je veux que le petit crapaud de mon ventre mange chilien, qu'il se souvienne de son pays méconnu quand il reposera en paix au Père-Lachaise dans le tombeau emprunté à un autre enfant mort. Je veux manger chilien en ce jour noir. Je veux me sentir chez moi et parler ma langue, regarder une *telenovela* et les infos. Je veux me sentir chez moi pour faire mes adieux au petit crapaud que j'ai aimé en une semaine, par des coups de foudre violents, chauds et charnels. Aujourd'hui, je veux lui préparer des *empanaditas de pino con pebre*, pour qu'il goûte le tour de main de sa grand-mère qu'il ne rencontrera jamais et qu'il aurait tellement aimée. Avant de me lever difficilement, je me masturbe en pensant à son papa, à nos ébats érotiques, à son sexe, à ses mains, à ses veines, à ses mensonges, quand il me disait « Je t'aime, bébé », à l'adultère, à l'idée de famille, à ma vie de merde, bref à l'amour et à son escroquerie. Je me masturbe en pensant à lui et à l'abandon et à la mort. Aujourd'hui mon sexe est triste, et je touche le fond en me touchant la chatte trempée de larmes. Je me masturbe en pleurs, je jouis fort, très fort et plusieurs fois. Aujourd'hui, je suis triste, mon sexe pleure, je pleure,



le crapaud de mon ventre pleure, je jouis plusieurs fois et très fort pour trouver le courage dans le cul d'arrêter la vie dedans moi. Aujourd'hui, je suis triste et j'ai peur. Je me masturbe comme on torture un corps chilien sur un lit en cuivre, et je pense à mon grand-père torturé, et je pleure encore. Aujourd'hui, je réalise que je ne serai plus jamais la même.

Lunes

Le jour J est arrivé.

Matinale, je me mets sur mon trente et un pour fêter la fin d'un rêve ou d'un cauchemar, celui de la vie en dedans arrivée beaucoup trop vite. Je me dis que, pour lui, je dois être prête, que c'est pas la fin du monde. Il me l'a dit : « Vis, maman ! » Je repasse en boucle cette discussion hallucinée sous l'eau tout en me préparant pour l'hôpital.

Je mets ma robe rouge à volants, comme celle d'Éliane dans *L'Été meurtrier*, des chaussures à talon rouges, une petite culotte rouge qui rentre dans mes fesses *fat*, pas de soutien-gorge – ils ne sont plus à ma taille –, je loge à peine mes nichons dans la robe. Je me coiffe, me maquille, me parfume, comme si j'allais au festival de Cannes. C'est peut-être un de ces jours importants de la vie d'une femme, sûrement le plus important de ma vie. L'événement à venir sera fondateur, il marquera la seconde partie de mon existence, les quarante prochaines années, ma décadence (*et je ne t'oublierai pas bb, promis*). Vie, mort et renaissance, tristement réunies ce matin dans ma salle de bains, en petite robe rouge.

Je sors de chez moi, vélo, sac à dos, écouteurs dans les oreilles. Je respire un bon coup. J'essuie une dernière larme de mes ongles bleus, je la mets dans ma bouche et je la bois, dernier acte de

sorcellerie, puis je lance la playlist *duelo* pour rouler vers la mort de l'enfant sans dents.

Ricky apparaît au coin de la rue, il me sourit et roule à mes côtés sans un mot. Vélo habillé de couleurs de fête, de fleurs en papier crépon sur son volant. Prince nous rejoint un peu plus loin avec son vélo costumé de lumières de Noël, il est beau en tunique sur son vélo lumineux. Un peu plus loin encore, Pablo, dans le costard acheté chez Tati qui lui fait un derrière d'enfer, arbore une pancarte autour du cou : « Épouse-moi madame, je te kiffe ! » Puis, en dernier, le beau bizarre, plus secret et mystérieux, bouquet de fleurs à la main, et une traîne de canettes de bière à demi écrasées accrochée à la selle pour faire du bruit contre le bitume. Ils roulent derrière moi en silence, ils savent la mort, ils l'ont déjà regardée droit dans les yeux, ils m'accompagnent comme ils accompagneraient leurs sœurs violées. Sifflements de Nicky, bruit des canettes écrasées contre l'asphalte chaud.

Caravana de la muerte

Couleurs de fête

Jour de deuil

On roule vers la petite mort, sourire aux lèvres. Faire de la mort une fête, je me dis, faire de la mort une fête pour ne pas mourir à mon tour. J'ai envie de pisser, je m'arrête et je pisse accroupie sur l'horrible sculpture du rond-point. Les gars m'entourent de leurs vélos colorés pour me cacher des voitures. Ils font des rondes autour de moi pour protéger mon intimité précaire. Toilettes de luxe pour femme solitaire. Écran de poussière soulevé par les livreurs de plaisirs simples. Ricky, Prince, Pablo et Nicky font des figures, roulent sur leur roue arrière, chantent la langue des oiseaux, me font sourire. Ils m'accompagnent sans me connaître vers la mort du petit enfant sans dents. Et je les remercie du fond de mon âme.

Je pense à mes sœurs, à celles qui n'ont pas eu ma chance, à celles qui avortent en cachette, seules ou dans des Airbnb minables, ou dans des toilettes publiques, ou sous un pont, clandestines sœurs en deuil je pense à vous et à ma mère, à ma sœur, à Marion, à Alizée, à Chloe, à Marcela, à Victoria, à Manuela, à Monica, à la Lila, à la Macarena, à Liv, à Vivi, à Elsa, *a mis tías, a mis vecinas, a mis abuelas...*

Je pense aux femmes qui ne peuvent pas avorter dans leurs pays de merde, je pense au Chili, aux États-Unis, au Honduras, au Salvador, au Nicaragua, au Suriname, à l'Égypte, au Sénégal, au Gabon, à Madagascar, à la Mauritanie, à Malte, à la République dominicaine, à la Pologne, au Brésil, à la Libye, à l'Irak, au Liban et à la Syrie, à l'Afghanistan, au Yémen, au Bangladesh, à la Birmanie, au Sri Lanka, au Guatemala, au Paraguay, au Venezuela...

Je pense à mes sœurs, *murejes arañas*.



